

Les voix

Point Hors Ligne

Collection dirigée par Jean-Claude Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Parmi les derniers parus :

Sous la direction de Laurence Croix et Gérard Pommier

*Pour un regard neuf de la psychanalyse
sur le genre et les parentalités*

Pierre Bruno
Qu'est-ce que rêver ?

Voir la collection complète en fin d'ouvrage.

Solal Rabinovitch

Les voix

POINT HORS LIGNE

 **érations**

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration de couverture :

Berjoan

Version PDF © Éditions érès 2018

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6049-5

Première édition © Éditions érès 2018

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Les petites paupières de mes oreilles	
Avant-propos.....	9
Introduction.....	11
1. Rien peut-être... peut-être rien.....	17
2. Je suis pensé.....	38
3. Les mouettes.....	54
4. Bruitage.....	76
5. Feuilles mortes.....	100
6. La discorde.....	127
7. Bande son.....	144
8. La voix du transfert.....	159
9. Vox.....	175
Petit lexique.....	197
Liste des ouvrages cités.....	199

à Napsalon

Les petites paupières de mes oreilles

Avant-propos

« Les petites paupières de mes oreilles », me dit Oscar, « les petites paupières fripées, j'essaie de les fermer pour être enfin sûr que quand je dors, ce que j'entends n'est pas réel. » Qu'est-ce qui n'est pas réel quand il dort ? La bande son du monde ou les voix du dedans ? Les petites paupières d'Oscar font, quand elles se ferment, le partage entre le dedans et le dehors ; elles laissent la rumeur au dehors et se ferment sur ce qui cause au-dedans ; elles séparent ce qui est réel de ce qui ne l'est pas.

La paupière voile le regard et dérobe la vue ; la bouche refuse la nourriture et se clôt sur le silence ; l'anus retient le scybale. Le corps se ferme, et par là même délimite un dedans et un dehors. Seule l'oreille ne peut se fermer ; elle ne peut se *bouche-clore*. Si les oreilles avaient des paupières, la voix pourrait ne pas s'entendre, et l'écart entre voix et regard se creuserait. La voix s'entend, me dit Oscar. Mais la voix porte aussi la

parole de l'homme ; avec la voix, il entre en son nom dans le langage où il est tombé en naissant. Fermer les oreilles, n'est-ce pas cesser de parler en son nom ?

La voix s'entend. Parce que je m'entends parler, je m'entends tout d'un coup parler avec la voix de ma mère. Parce que j'entends parler Dorine, sa voix cesse subitement de déclamer et devient la voix d'une petite fille lovée dans les bras de sa mère. Mais parce que je n'entends plus parler mes parents, leurs voix se sont changées en injonctions de me taire.

Bruit assourdissant ou écho vide, la voix s'entend. Elle s'entend si fort qu'on ne comprend rien à ce qu'elle dit. Oscar continue : « J'ai des petites douleurs dans les tympans ; ce ne sont pas des voix, c'est que mes tympans se solidifient pour n'être plus torturés comme avant ; ils se ferment comme des paupières. » Ils se ferment sur une parole qui peut briser la voix ou l'éteindre. Car, avec ou sans paroles, la voix se détache du corps et elle emplit le ciel.

C'est dans le vide de l'Autre que résonnent les voix articulées ; dans ce vide aussi, la voix sonore et modulée s'exténue jusqu'à son écho. La voix alors se tait, elle fait silence, elle est silence. Et les paupières se ferment sur le silence.

Introduction

Le bruit des voix s'est tu, qui te désignait.

Yves Bonnefoy

Écrire sur les voix, c'est tenter une articulation entre voix et psychose. Les voix des hallucinés, ces voix que nous n'entendons pas, permettent de saisir en creux, en négatif, ce qu'est la voix dans son essence aphonique. À partir de là on peut séparer dans la voix parole et sonorité, son et verbe ; la voix comme objet lacanien disjoint ce que réunissait l'entendu freudien.

Mais les voix dans la psychose permettent aussi de saisir la place et la fonction de la voix dans la structure du sujet. Parce qu'elle ne se survit pas, la voix est de l'irrémédiablement perdu, où se dévoile par là même que la perte découle du signifiant. La voix a en effet un lien spécifique au signifiant : elle est à la fois l'énonciation où le sujet se perd, et l'objet qui lui manque. Elle est parole du sujet mais aussi désir de l'Autre. Elle est pulsion et altérité. Elle est présence muette, existence.

La voix est une faille. Les voix la comblent.

Hallucinées ou simplement pensées, les voix sont les ombres de la voix, ses déchets, ses feuilles mortes. « Un malade a entendu des voix, il affirme énergiquement qu'elles ont frappé son oreille, il répète même ce qu'elles ont dit ; et cependant ce malade était bien seul, sans interlocuteur ; lui-même en fait la remarque¹. » Le bruit des voix couvre sa propre voix. « J'entends des voix » dit l'halluciné au psychiatre qui ne les entend pas. « J'entends des voix » : est-ce l'hallucination vraie de Taine, se demande le psychiatre, est-ce la perception sans objet d'Esquirol, la pseudo-hallucination de Hagen, l'hallucination psychique de Baillarger, l'hallucination pâle de Griesinger ou l'hallucination abstraite de Kahlbaum ? Les questions des psychiatres se heurtent à la certitude de l'halluciné ; « j'ai vu et j'ai entendu comme je vous vois et comme je vous entends », dit-il ; et il ajoute « je ne suis pas fou, je sens bien ce que je sens ». Il ne croit pas seulement aux voix, il les croit et il leur obéit. « Ouïr c'est obéir. Écouter c'est obaudire : l'audition est obéissance². » Entendre des voix, c'est entendre des voix matérielles, c'est pouvoir décrire leur timbre, leur hauteur, leur intensité, leur direction, leur distance. « J'entends des voix, la vôtre n'est pas plus réelle. Elles ne se nomment pas, je ne sais pas qui, ni comment, ni pourquoi, je me borne à constater l'incontestable : on me parle. » On me parle avec une voix, et je le dis avec ma voix. C'est dans la mesure où il s'agit de la voix que le sujet répond présent à ses voix, c'est « en tant que l'objet de la voix y est présent, qu'y est présent le perçipiens³ » ; il répond présent dans un acte d'obéissance. Il est agi par les voix.

Ainsi la clinique classique épingle l'immatérialité des voix, alors même qu'elles sont perçues et conscientes, et qu'elles agissent le sujet. Puisque nous n'entendons pas les voix qu'entendent les fous, quelle est leur matérialité ? Et qu'est la matérialité de la voix ? Est-ce celle du son ou celle du sens, celle

1. J. Séglas, *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses* (Salpêtrière 1887-1894), Paris, Asselin et Houzeau, 1895.

2. Cf. Pascal Quignard, *La haine de la musique*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

3. J. Lacan, séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, p. 232.

de la pulsion ou celle de l'énonciation ? La voix est sonore jusqu'au silence ; elle est aussi parole jusqu'au hors-sens. Sa matérialité touche à l'immatériel de son vide. Le bruit que fait son silence est à la fois son et verbe. Car la voix est autre chose que le bruit qu'elle fait. Pure sonorité séparée des mots qu'elle prononce, suspendue parfois à une modulation au bord de l'exténuation, empruntée parfois par le timbre d'une autre, la voix est extérieure au sujet, elle transporte sa déraison. Séparée du corps dans la névrose, elle est revenant ou fantôme dans la psychose. L'affect réprimé revient sous forme de pure voix⁴ ; et la doublure vocalique du langage départage signifiant et pulsion. La voix a également une dimension temporelle qui fonde l'articulation signifiante et qui permet, dans l'anticipation de l'événement à venir, une approche du bord de l'objet juste avant qu'il ne manque : silence. Pulsion ou altérité ? Objet, la voix se détache du corps ; venue de l'Autre, elle se détache de la parole. Hallucination, la voix est détachée du corps et de la parole ; mais c'est d'un Autre incarné au-dehors quelle revient au-dedans. L'immatériel de son vide est comblé par du réel.

Matérielle est l'hallucination, mais aussi verbale, elle qui a, nous dit Lacan, la structure de la chaîne signifiante. Qu'elle mette en jeu ou non l'ouïe, elle est verbale. Si la voix est autre chose que le bruit qu'elle fait, elle est aussi autre chose que les paroles qu'elle dit. Voix ou souvenir ? Comment un entendu, jamais devenu souvenir, revient-il à l'état pur dans l'hallucination, comme une voix ? Qu'il frappe les oreilles ou qu'il traverse la tête, il est toujours attribué à l'extérieur ; l'extérieur est perception et conscience. Pour devenir conscient, l'entendu passe par des paroles préconscientes ; c'est que l'hallucination est verbale. Dans le bruit des voix qui le désigne, le sujet ne peut pas se reconnaître ; c'est que l'hallucination vient du dehors. « Dites ce qui vous passe par la tête », demande le psychanalyste. « Impossible, c'est dans le ventre que j'ai des voix, pas dans la tête », répond l'halluciné.

4. S. Freud, « Manuscrit K », dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1973, p. 135.

Langage ou voix ? L'hallucination est-elle un trouble du langage ou un trouble de la voix ? C'est le plus souvent sous la forme de la voix que se manifeste le langage, même si parfois la chaîne signifiante se matérialise autrement ; ainsi le sourd-muet parle dans la dimension visuelle de la langue des signes, et sa voix manifeste uniquement sa présence. Dans l'hallucination, du psychique devient conscient comme s'il était perçu ; du psychique s'hallucine au-dehors au lieu de se souvenir au-dedans. Voix ou pensée ? Une hallucination est un trouble du langage ; elle est aussi un trouble de la voix. Un névrosé pourra saisir que l'étrangeté de ce phénomène par rapport à sa vie psychique, est la révélation instantanée et fragmentaire d'un extrait censément perdu à jamais de cette vie psychique : par exemple un extrait de la scène primitive. Bref, un éclat du refoulé originaire. Pour un psychotique par contre, l'hallucination n'est pas un isolat ni un étranger ; elle s'adresse à lui, y compris dans l'énigme même de cette adresse. Dans cette adresse, il ne se reconnaît pas ; et c'est là qu'intervient l'analyste s'il sait se faire adresse dans le transfert. Car, contrairement au névrosé, le fou prend ses voix au sérieux.

Ne savons-nous pas, psychanalystes, que le sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur ? Observez bien chez les sujets normaux, et par conséquent chez vous-mêmes, le nombre de choses dont c'est vraiment votre occupation fondamentale que de ne pas les prendre au sérieux. Ce n'est peut-être rien d'autre que la première différence entre vous et l'aliéné. Et c'est pourquoi l'aliéné incarne pour beaucoup, et sans même qu'il se le dise, là où ça nous conduirait si nous commençons à prendre les choses au sérieux⁵.

Les voix hallucinées trouvent le bruit du monde. Où s'entendent-elles ? Dans la tête, dans le ventre, ou au-dehors ? Dans les oreilles ou dans l'âme ? Le dehors des voix est-il identifiable au réel lacanien où reparait le signifiant forclos ? Mais de quel signifiant forclos s'agit-il ? La forclusion frappe

5. J. Lacan, séminaire *Les psychoses*, Le Seuil, p. 140.

les « signifiants dans le réel » que sont pour Lacan les signes de perception. Ce réel est déjà, chez Freud, à la fois extérieur et intérieur au sujet, intime et extime ; le forclos reparaît, comme de l'extérieur, dans le préconscient. Reparaître dans le réel signifie que « le contenu de l'hallucination si massivement symbolique y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet⁶ ». Le réel s'oppose à la réalité de l'existence de l'objet perdu ; il est physique, et le scientifique y trouve ce qu'il a inventé ; il est céleste, réel des étoiles qui n'ont pas de bouche pour parler. Il est aussi le réel de la jouissance impossible parce qu'à jamais perdue ; mais il est également ce qui est composé de signifiants errants parce que forclos. Pour transformer ces signifiants en réel, leur offre-t-il le support d'une voix, d'un regard ou d'une douleur ? Si la parcelle du corps où s'inscrit le signifiant est la mémoire de cette voix, de ce regard ou de cette douleur, la forclusion l'éjecte en même temps que le signifiant qu'elle supporte et qui la creuse. Ce qui est forclos et qui revient est un signifiant transporté par un bout de corps : ce bout de corps (qui a un statut d'objet a est un fragment de jouissance différentielle entre jouissance perdue et jouissance hallucinée ; et ce fragment de jouissance est un bout de réel. Mais signifiants forclos et bouts de corps composent un réel atopique au sujet et fait d'éclats de réel hétéronymiques : c'est la rumeur hallucinatoire.

Désubstantivée, l'hallucination montre ce qu'est la voix dans son essence aphonique. Mais en tant que réelle, elle s'ajoute au réel de la voix : c'est le réel dont parlait Oscar. Dans la dimension de la voix, l'hallucination peut parler, elle peut aussi être muette. Elle peut frapper les oreilles, ou n'être entendue que par l'ouïe de l'âme. Elle peut faire parler toute partie du corps dépourvue de paupières. Elle peut se réduire à une scansion, à un blanc dans les pensées. Elle peut être une pensée imposée en silence ou la sonorisation du langage intérieur. Elle peut enfin se condenser dans une interjection,

6. J. Lacan, *Écrits*, p. 392.

holophrase ou néologisme, qui contient le *Tu* terrible de l'énonciation.

Son ou verbe, langage ou voix, voix ou pensée, pulsion ou énonciation, objet ou altérité, ces alternatives sont celles que posent non seulement les voix hallucinées, mais la voix elle-même ; elles seront traitées dans ce livre sans se résoudre, sinon dans le silence. D'un chapitre l'autre, les voix et la voix se déploient entre rumeur et énonciation. L'énonciation du sujet (chapitre un), qui le nie et où il se perd, est supportée à la fois par le sonore de la négation où se dit le sujet, et par la faille de la voix où il s'abolit quand il se dit. Rejetée à l'extérieur dans la psychose (chapitre deux), elle se change en voix, ces voix sans son ou ces pensées sans voix ; mais réduite à son imposition toujours venue du dehors, elle se matérialise dans le surmoi (chapitre trois). L'ouï du surmoi prend forme sur fond de bruitage (chapitre quatre). Et c'est à partir de la métapsychologie du bruitage, c'est-à-dire de la part sonore de l'entendu, que l'on peut saisir la constitution des voix hallucinées (chapitre cinq). La voix partage et sépare ; et les voix fomentent une discorde entre voix et mots, entre langage et corps (chapitre six) ; au sein de cette discorde, le père forclos revient sous forme de voix (chapitre sept), rompant le continu de la bande son qui restait de lui. Entre verbe et voix peut se glisser la voix de l'analyste (chapitre huit) dans le transfert ; elle peut contredire les voix en introduisant une faille dans un savoir non supposé mais attribué à l'analyste. Enfin la pure voix est silence (chapitre neuf). S'entendront donc, à partir de l'hallucination, la voix qui ordonne, la voix qui bouleverse, la muse du poète ou la voix que peindra l'artiste, la voix de la diva ou celle de la mystique, et enfin celle du silence.

La voix est une faille où se superposent le trou dans la parole qu'est l'énonciation, et le trou dans la sonorité qu'est le silence. Les voix combtent le silence avec un fouillis d'énonciations errantes et bruyantes.

1

Rien peut-être... peut-être rien

« Rien peut-être... peut-être rien¹ », c'est une porte qui bat entre demande et réponse et qui ne cesse de les maintenir dans un décalage égal à ses va-et-vient réguliers : la réponse ne répond pas à la demande et la question (la demande) n'appelle pas cette réponse-là. Si le battement s'immobilisait un instant, la question se dirait : « Que suis-je pour toi, rien peut-être ? » ; et l'Autre répondrait : « Peut-être rien. » Dans la question « que suis-je pour toi, rien peut-être ? », frémit l'imprononçable de ce qui constituerait le sujet dans un Autre qui n'est pas seulement l'Autre du langage mais qui a été d'abord l'Autre réel de la voix et du cri avant d'être l'Autre du désir. Et en même temps, telle qu'elle est formulée, cette question installe chez l'Autre, avant même qu'il ne réponde, une affirmation terrible du rien : « Oui, je suis rien pour toi », traduction fantasmatique d'un « je est rien », lecture imposée du « j'ai rien ». Affirmation que redouble la figure symbolique d'une place vide définissant l'Autre en tant que cœur du langage ; mais, dès lors, face à ce rien du cœur du langage, face à ce rien qui permet à l'homme de venir habiter le langage, la pulsion (la

1. J. Lacan, séminaire L'identification, inédit, séance du 2 mars 1962.

voix) répond « peut-être » ; elle répond qu'elle dérive d'un rien à l'objet comme d'une rive à l'autre, et comme d'un objet au rien qu'il peut devenir.

Le nominatif du « rien » fourni par l'Autre dans l'anticipation de sa réponse « rien, tu n'es rien pour moi » (ou, plus terrible encore, « tu es rien pour moi »), est certes la formulation que se fait le sujet de sa propre existence. Mais c'est structuralement la seule réponse que peut fournir l'Autre en tant qu'il n'existe que barré par le signifiant : $S(A)$. D'être barré par le signifiant le laisse également être désirant ; de même que le désir de l'Autre est en étroit rapport avec la voix, le trou du symbolique a des rapports avec le nom, avec les noms du père qu'il recrache de temps en temps comme autre réponse que le « rien » du fantasme. Mais ce « rien » pourrait-il être alors le nom du sujet dans l'Autre ? Car le « peut-être » de la réponse au sujet met en jeu son entrée dans le réel en tant qu'impossible. Si « rien peut-être » met en cause ce que veut le sujet et qui est de se nommer dans l'Autre, « peut-être rien » met en jeu son entrée dans le réel, qu'il le veuille ou non.

« Peut-être » met le possible du côté du sujet ; « rien peut-être » signifie aussi que rien n'est sûr. Mais, à l'inverse, l'énonciatif « rien » comme réponse vient sceller, avec le néant de la question « rien peut-être ? », l'existence même du sujet. Si « rien peut-être » ouvre sur une impossibilité indéfinie de conclure, « peut-être rien » signe la façon dont le sujet se met réellement en balance entre les deux. En disant « rien peut-être », l'Autre dit que rien n'est sûr ; c'est sa défaillance en tant que garantie du sûr qui permet au désir du sujet de s'instituer à la fois comme non-su par l'Autre (caché) et non sûr pour l'Autre.

Une entrée dans le réel non pas sous la forme d'un « peut-être rien » positivé mais sous celle d'un « rien » non modalisable avec l'Autre, d'un « rien » sans « peut-être », signe la mise en jeu de la présence dans la psychose. Le « rien » n'est pas modalisable parce que tout ce qui vient de l'Autre est sûr, même si c'est rien. Loin d'être impuissant comme dans la névrose – impuissance enracinée dans l'impossible qui permet

la constitution du désir dans l'interdiction originelle, impuissance à répondre qui tient à l'impasse de la limitation de son savoir –, ici l'Autre sait les pensées du sujet. Il ne peut être question d'aucune limitation de son savoir ; il ne peut être question qu'il ne doive pas le savoir, ni qu'il demande à ne pas le savoir. Ainsi, dans la psychose, le rien de l'objet ne peut être ce rien dont l'Autre ne peut savoir que c'est tout ce en quoi consiste l'objet ; le rien de l'objet qu'est le sujet pour l'Autre, c'est réellement rien. Il est sûr que c'est rien. Des noms déli-rants peuvent alors venir à la place de ce rien : Dieu, diable, Femme ou mère, occupent la place du rien dans l'Autre.

LE RIEN FORCLUSIF

Parce qu'elle lie l'homme au langage, la voix est la dimension de la chaîne signifiante ; elle est la manifestation du sujet, à la fois sous la forme de ce qui peut se nier, l'énonciation, et sous la forme de l'objet – qui peut n'être rien. Cet agencement apparaît dans toute sa pureté dans la psychose, où la voix est détachée de la parole et où l'énonciation vient d'ailleurs que du sujet.

Si, parmi les formulations que propose Lacan pour approcher l'articulation de l'énoncé avec l'énonciation, j'ai choisi celle du « rien peut-être... peut-être rien », ce n'est pas seulement parce que ce « rien » creuse l'écart entre énoncé et énonciation d'une part, entre demande de l'Autre et demande à l'Autre d'autre part ; ce n'est pas seulement parce que le sujet se découvre être ce « rien » pour l'Autre après s'être fait par lui regarder, entendre, sucer, chier ; ce n'est pas seulement parce qu'il touche à ce résidu d'objet, à ce noyau irréductible de l'objet qu'est le « rien » à l'époque de la fin de sa cure, et, qu'y touchant, il peut lui arriver alors de vouloir à son tour occuper cette place de « rien » d'objet pour un autre analysant, ce que Lacan appelle la passe² : soit occuper comme objet cette place

2. Dispositif où s'éclaire le passage du psychanalysant au psychanalyste. Cf. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet* 1, Le Seuil.

de semblant, donc d'agent dans le discours psychanalytique. Mais, si j'ai choisi cette formulation qui tourne autour du « rien », c'est parce qu'elle me permet, avant d'utiliser plus loin la topologie borroméenne de Lacan, de me servir dans un premier temps d'une topique freudienne de la représentation. Dans cette topique³, le « rien » serait celui du lieu psychique qui n'est pas habité par l'inconscient comme il l'est dans la névrose. Traduire le rien psychique d'une topique freudienne euclidienne en termes borroméens⁴, peut se faire en termes de dénouement des trois dimensions réelle, imaginaire et symbolique puisque leur nouage implicite la nomination ; mais si le dénouage peut s'équivaloir effectivement à la forclusion du Nom-du-Père, comment y situer, comment y écrire le retour du forclos que sont les voix ? Il ne suffit pas d'écrire ce retour R-S (le signifiant S rejeté reparaissant dans le réel R) car l'hallucination n'est ni raboutage ni suppléance. Alors comment l'écrire ? Car il n'y a *rien* dans un lieu qui, chez Freud, est celui de l'inconscient ; *rien* dans ce non-lieu du sujet qu'est l'inconscient, chez Lacan. Et c'est dans ce rien qu'apparaissent les voix, venues entre perception et conscience⁵, venues du

3. À partir du schéma de l'appareil psychique que Freud propose à Fliess dans la « Lettre 52 » :

P _____ WZ _____ Ics _____ Pcs _____ Cs, je propose un schéma modifié qui vaudrait dans la psychose :

P _____ WZ-----Pcs _____ Cs :

rien

les voix

4. Le nœud borroméen est tel que si l'un des trois ronds se rompt, les deux autres sont libres. Réel R, symbolique S et imaginaire I délimitent le sens entre S et I, la jouissance phallique entre R et S, la jouissance de l'Autre entre R et I. L'objet *a* est coincé par les trois



5. Rappelons cependant ici la transformation du schéma de la « Lettre 52 » selon les schémas L et R par Jean-Michel Vappereau : l'espace (est-il virtuel ?) entre perception et conscience, en continuité avec l'espace extérieur au schéma et interrompant la ligne de l'inconscient, recouvrant également le champ R de

réel produit par l'*Ausstossung* d'abord, par la *Verwerfung* ensuite. Si Freud situe ce réel à l'extérieur du sujet, rejeté loin de lui, Lacan parle d'extimité du réel. Que l'Autre, lieu du langage et du désir pour le sujet, lui soit à la fois extérieur et intérieur, est absolument antinomique avec la métapsychologie freudienne de l'inconscient⁶. C'est pourtant sur cette métapsychologie, entre autres, que je prendrai appui pour soutenir mes hypothèses dans le champ de la psychose. Toute transposition entre Freud et Lacan est certes impossible ; mais n'existe-t-il pas des points de passage, des passerelles, des zones de contact que nous pourrions emprunter ? Dernier objet que Lacan a ajouté à la liste des objets *a*, la voix, que Freud n'évoque que dans l'entendu des mots mais jamais comme pulsion, la voix pourrait bien être une telle passerelle à condition d'en inventer la visibilité.

Car, seule des quatre objets *a*, la voix est en même temps à l'intérieur et à l'extérieur ; proférée au-dedans, elle s'entend au-dehors. Elle subvertit donc la limite freudienne dedans-dehors ; les paupières d'Oscar séparent un dehors inclus d'un dedans exclu, et la voix hallucinée qui se profère au-dehors s'entend au-dedans. Un lieu psychique au sens freudien n'est pas un lieu neurologique ; ne serait-ce pas véritablement un lieu de la structure du signifiant tel que le sujet trouve à l'occuper ? Rien dedans, mais les voix dehors : cela signifie que les voix venues du dehors, les voix hallucinées, viennent habiter un lieu d'où la forclusion du Nom-du-Père a chassé l'essentiel des inscriptions mnésiques.

Or « rien », de même que « pas », « mie », « goutte », « point », « personne », est la part forclusive de la négation⁷ ; plus précisément, ce sont des mots qui désignent la trace de la

la réalité du schéma R de Lacan, est le lieu où on pourrait situer la réparation des voix. *Nauds*, Topologie en extension, 1997, p. 9.

6. Lacan ne fait plus cette distinction entre intérieur et extérieur à partir du moment où il utilise les objets topologiques (et d'abord le tore) : l'espace intérieur du tore (la Chose) est en continuité avec l'extérieur ; il n'est plus nécessaire de faire la différence entre les tensions internes et le malheur externe ; l'un comme les autres sont des manifestations du réel qui fait intrusion dans le sujet. Cf. Patrick Valas, *Les di(t)mensions de la jouissance*, Toulouse, érès, 1998.

7. Damourette et Pichon, article « La négation », dans *Grammaire française*, volume II.

Petit lexique

die Ausstossung : expulsion

die Bejahung : affirmation das Ding : la Chose

die Entstellung : transposition, falsification, déformation, distorsion

erastes : aimant

eromenos : aimé

die Erinnerungspur : trace de souvenir

die Fortpflanzung : transplantation

φωνη : voix

die Gedankenlautwerden : écho des pensées

die Gedankenübertragung : transmission de pensées

das Ich : moi, je, sujet

die Ichveränderung : altération du moi

der Nebenmensch : le prochain

die Niederschrift : couché par écrit

die Not des Lebens : urgence de la vie, détresse fondamentale

Perceptum : le perçu

Percipiens : celui qui perçoit

die Realangst : angoisse réelle

die Sache : chose

die Sachvorstellung : représentation de chose

Sensorium : siège de la faculté de percevoir des sensations *die*

Spur : trace

die Stimme : voix

die Stimmung : humeur, ambiance, atmosphère

die Übertragung : transfert, transport

Ur : préfixe indiquant la qualité d'originaire

die Urverdrängung : refoulement originaire

das Urverdrängt : refoulé originaire

die Verdrängung : refoulement

die Verleugnung : déni

die Verneinung : négation, dénégation

die Verurteilung : jugement de condamnation

die Versöhnung : réconciliation

die Verwerfung : forclusion

die Vorstellungsrepräsentanz : représentant pulsionnel, représentation, représentant de la représentation

Vox : voix

die Wahrnehmung : perception

das Wahrnehmungszeichen (wz) : signe de perception

das Wort : mot

die Wortvorstellung : représentation de mot